

1

La haie que nous longions en direction du village bruissait d'oiseaux de toutes formes et de toutes teintes, par ce lundi après-midi ensoleillé. Tous méprisant royalement la chatte tigrée qui rôdait, pleine d'espoir, sur la route devant nous. Elle agitait la queue chaque fois qu'un petit oiseau s'envolait au-dessus de sa tête, et s'accroupit même quand un merle atterrit nonchalamment sur la route pour venir picorer au pied de la haie.

Devant la chatte qui se préparait à bondir, j'aurais juré voir le merle lever les yeux au ciel avant de s'envoler d'un nouveau coup d'ailes paresseux. Je songeai que c'était sans doute le même oiseau qui nous avait rendu visite au jardin peu avant. Il nous connaissait et ne doutait pas que nous partagions sa piètre opinion de cet inepte prédateur. La chatte, pendant ce temps, avait repris ses battements de queue et ses déambulations, comme qui, non, non, n'était même pas intéressé par les oiseaux, figurez-vous.

— Est-ce le chat du docteur ? s'enquit lady Hardcastle lorsqu'il l'animal sauta par un trou dans la haie.

Où elle disparut, non sans nous jeter un regard désapprobateur, à croire qu'elle nous tenait pour responsables de sa chasse ratée.

— Cela y ressemble en tout cas, répondis-je. Elle a un dessin en forme de papillon sur les épaules.

— Ah, je l'ai toujours vu comme un symbole de l'infini.

— Ah bon ? Vraiment ? Eh bien, pour moi, c'est un papillon.

— La poétesse qui sommeille en vous.

— Plutôt la Galloise en moi. Saviez-vous qu'en gallois, « papillon » se dit *glöyn byw*, ce qui, littéralement, se traduit par « braise vivante » ? Comment voudriez-vous que je ne sois pas poétique, avec des ancêtres qui pensaient de la sorte ?

Ayant atteint le bout du sentier, nous traversâmes la route jusqu'à la place herbeuse du village. Quelques jeunes hommes, devant un groupe de gamins ébahis, s'affairaient à démonter l'estrade qui avait été montée à la hâte près du club de cricket pour le spectacle du village la veille.

Bien que l'heure du repas soit passée, les tables devant le Dog and Duck étaient encore occupées par de nombreux garçons de ferme qui profitaient des derniers jours de tranquillité avant que les récoltes ne débutent vraiment, emportant avec elles tout leur temps libre.

Notre chemin nous conduisit devant les tables où mon amie Daisy, l'infatigable serveuse du pub, nous adressa un salut chaleureux de la main.

— B'jour, Flo. Bonjour, lady Hardcastle. Je peux pas m'arrêter, c'est la folie ici. Vous passez ce soir ?

— Possible, lui répondis-je. Je pense que nous avons prévu un dîner calme à la maison, mais nous pourrions nous laisser convaincre de ressortir.

—J'vous dis peut-être à plus tard, alors. Bye-bye en attendant.

Sur quoi, elle se hâta de regagner le bar avec son plateau de verres et d'assiettes vides.

Nous poursuivîmes vers le petit défilé de boutiques et franchîmes la porte ouverte de l'épicerie, où Mme Pantry, la propriétaire, assise sur un tabouret derrière son comptoir, sirotait une tasse de thé. Elle leva les yeux en entendant nos pas sur le plancher. Malgré la chaleur accablante, elle était à son habitude enveloppée dans son gros châle de laine et les cheveux étroitement serrés dans une épaisse étole de coton.

—Bonjour, madame Pantry, lança lady Hardcastle d'un ton guilleret. Comment allez-vous, par cette jolie journée ?

—Fait chaud, répondit l'épicière.

—Il fait en effet un peu chaud, n'est-ce pas ? Cela affecte-t-il votre marchandise ?

Mme Pantry était une bonne femme grincheuse dont la piètre opinion de la noblesse entraînait en conflit perpétuel avec son désir de tirer profit de quiconque pénétrait dans sa boutique. Les rares fois où lady Hardcastle m'avait accompagnée ici, je n'avais jamais réussi à déterminer si elle s'échinait à conquérir la bougonne ou si elle s'amusait juste à la taquiner.

Quoi qu'il en soit, Hilda Pantry resta insensible à la taquinerie, si taquinerie il y avait bien, et répondit tout de go :

—Le beurre va pas tarder à tourner et les barres chocolatées, elles vont pas résister un jour de plus, se lamenta-t-elle en désignant la boîte en bois derrière elle, remplie de barres de chocolat au lait Fry's. Je peux vous les faire à un penny les deux.

Je n'achetais jamais de chocolat, mais j'aurais été surprise que ces barres valent plus d'un demi-penny l'unité, même lorsqu'elles ne collaient pas à leur emballage.

— Pas aujourd'hui, merci, répondit ma maîtresse. Je me demandais si vous aviez mes produits chimiques.

Avec un soupir, Mme Pantry se leva de son tabouret et se pencha pour fouiller sous le comptoir. Elle en émergea quelques secondes plus tard pour y poser non sans une certaine brutalité une bouteille de la valeur d'une pinte et une fiole. Les deux étaient en verre bleu et la plus grande portait le nom de son fabricant sous le col.

— Absolument formidable, s'extasia lady Hardcastle. Merci, merci beaucoup.

Mme Pantry n'avait pas lâché les deux bouteilles.

— Y vous les faut pour quoi ? demanda-t-elle.

— Les effets spéciaux d'un projet de film animé.

— Je peux pas être tenue responsable si vous mettez le feu à vot' maison. Vous les prenez à vos risques et périls.

— Il n'y aura pas de feu, madame Pantry, ne craignez rien.

— Vous allez les faire fumer comment, alors ?

Lady Hardcastle sourit et répondit :

— Procédé chimique.

L'épicière lâcha un « pfff » sonore, mais emballa les bouteilles dans du papier kraft avant d'encaisser l'argent et de reverrouiller sa caisse. De nouveau sur le trottoir au soleil, je me tournai vers ma patronne :

— C'est vrai, comment allez-vous fabriquer de la fumée ?

— Avec du permanganate de potassium, m'expliqua-t-elle, et du peroxyde d'hydrogène. Vous les mélangez et hop ! C'est certes un peu salissant, mais cela ne

mettra pas le feu à la maison. La « fumée » obtenue est fort impressionnante, cela dit.

— Je vois. Veillez à revêtir votre salopette, je vous prie.

— Je ressemblerai à un ingénieur du rail, minuscule servante, ne vous tracassez point.

— Vous avez tout intérêt. Je n'ose même pas imaginer ce que vous entendez par « un peu salissant », cependant je suis prête à parier que ce sera atroce à faire partir sur une robe d'été.

Sa réplique, sans nul doute fort spirituelle, mourut sur ses lèvres lorsque nous fûmes accostées par une jeune femme qui s'avançait vers nous sur le trottoir.

— Vous vivez par ici ? nous demanda-t-elle avec une intensité dans la voix qui aurait aisément pu passer pour de l'agressivité.

— Absolument, ma chère, lui confirma lady Hardcastle. En quoi pouvons-nous vous aider ?

La jeune femme était d'une beauté frappante. Des boucles auburn encadraient un visage délicat aux yeux verts. Elle avait une petite tache de vin au niveau de la tempe gauche, qu'elle avait cherché à masquer sous le rebord de son chapeau. Elle était presque aussi grande que ma patronne et je lui donnais environ vingt-cinq ans. Ses vêtements étaient propres et bien tenus, quoique passés de mode de quelques années. Elle cramponnait un sac en tapisserie comme si elle craignait que nous essayions de le lui voler.

— Louent-ils encore des chambres à l'auberge ? s'enquit-elle sans autre forme de préambule.

— Au Dog and Duck ? Oui, Joe a quelques chambres à louer. Et la nourriture est... eh bien, au moins elle est roborative. Si vous...

—Merci, la coupa la jeune femme.

Sur quoi, elle tourna les talons et se dirigea vers le pub.

—Par ma foi, que pensez-vous de cela ? me demanda ma maîtresse une fois que la demoiselle fut hors de portée de voix.

—Brusque et efficace.

—En effet, assurément. Je me demande qui elle est. Et d'où elle vient. Ou ce qu'elle fait dans notre bon vieux village de Littleton Cotterell.

—À en juger par son accent, elle n'est pas de par ici, pourtant je dirais qu'elle est tout de même du sud-ouest de l'Angleterre. Quoique dépourvue de fortune, elle est fière : ses vêtements ne sont pas neufs, mais bien tenus et elle veille manifestement à son apparence. Je n'arrive pas à déterminer si ses façons directes relèvent de l'ignorance et de l'impolitesse ou s'il s'agit d'une manière de contourner une forme de timidité maladroite. Mais nous aurons toutes nos réponses demain au déjeuner.

—Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

—Elle va au Dog and Duck. Daisy saura tout avant d'entrer dans sa chambre avec son chocolat chaud du soir.

Lady Hardcastle s'esclaffa.

—Je le pense aussi, oui.

Nous dînâmes tôt ce soir-là. Après les perturbations causées par notre enquête à l'usine d'aéroplanes les semaines précédentes et l'excitation liée au spectacle du village le dimanche, ma maîtresse avait décidé qu'un peu de tranquillité serait la bienvenue.

Nous étions sous le pommier, à profiter de notre nouveau mobilier de jardin et de la température étonnamment douce. Lady Hardcastle poussa un soupir d'aise.

—C'est la belle vie, hein Flo ? lança-t-elle en piquant un morceau de maquereau à la pointe de sa fourchette. Dîner dans un jardin de campagne anglais, sous les derniers rayons du soleil d'été. Je ne pense pas qu'il existe rien de mieux.

—Le sud de la France a ses charmes. Le Bengale aussi. J'adorais la façon dont les sons changeaient à l'heure où la nature prenait ses quartiers du soir et où les créatures de la nuit entamaient leur service.

—Exact, exact. Toutefois, j'aime encore mieux être chez moi, au calme. Nous devrions nous poser un peu. Je n'ai rien contre un poil d'exaltation, comme tout un chacun, mais c'est d'autant plus appréciable quand cela vient en contraste avec des périodes de routine et de banalité, ne trouvez-vous pas ?

—Si, en effet, admis-je. Je suis tout à fait en faveur de quelques jours de banale routine. Quelques semaines, même, si c'est possible.

—Formidable. Qu'allez-vous en faire ?

—Oh, il y a toujours de la couture qui m'attend, je pourrais vivre un million d'années que je ne comprendrais toujours pas comment une femme intelligente et capable telle que vous peut causer autant de dégâts à ses vêtements. Miss Jones veut récurer la cuisine à fond, alors je lui donnerai peut-être un coup de main aussi. Il me faut aussi faire les comptes de la cuisine, la pauvre fait de son mieux, mais ses talents en arithmétique l'abandonnent parfois. Et puis...

—Non, ma chère, non, ce programme ne convient pas du tout. Je vous suggère quelques semaines de repos, et vous essayez de trouver tous les moyens de les remplir avec des corvées.

—L'ouvrage d'une dame de compagnie est sans fin... pontifiai-je.

—Eh bien, je le déclare clos pour le moment. Ou du moins en suspens.

—Mais...

—Oubliez le reprisage, me coupa-t-elle en agitant sa fourchette dans ma direction. Si mes robes ne sont plus portables, j'en achèterai de nouvelles. Edna peut prêter main-forte à Miss Jones pour ce qui est du nettoyage en profondeur de la cuisine. Et à moins – ou jusqu'à ce – que nous ne nous voyions convoquées devant un tribunal pour dettes et non-paiement de nos factures quotidiennes, l'arithmétique défailante de Miss Jones devra suffire. Alors, mademoiselle Florence Armstrong, qu'allez-vous faire de cette période de loisir inattendue ?

Je secouai la tête en souriant.

—Je n'en ai aucune idée. J'ai mes exercices et ma lecture...

—Mais eux, vous les pratiquez tout le temps. Une activité nouvelle, exaltante.

Je réfléchis quelques instants.

—Je me demandais si je n'allais pas m'essayer à l'écriture, finis-je par répondre. Vous avez tenté de m'enseigner la peinture, à jouer du piano, chaque fois l'échec fut cuisant, alors je me suis dit que je pourrais m'essayer à une autre activité créatrice.

—Formidable. J'ai hâte de vous lire.

—Oh, n'allez pas vous mettre de telles idées en tête. Si j'écris, ce sera pour mon propre amusement.

— Dans ce cas, j'ai hâte de vous voir amusée. Et ce soir, qu'allons-nous faire ?

— Une virée au pub pendant que le temps est encore au beau ? J'ai laissé entendre à Daisy que nous repasserions peut-être.

— Une promenade au crépuscule et un verre sur la place avec nos amis du village. Excellente perspective. Je vais chercher mon chapeau.

— Et moi débarrasser la table, ainsi nous pourrons nous mettre en chemin dès que vous serez prête.

Vu la douceur de la soirée, même une fois le soleil couché, nous nous attendions à ce que les tables du Dog and Duck soient encore dehors et occupées, cependant nous ne nous attendions pas du tout à la vision qui nous accueillit sitôt que nous traversâmes la place. Les tables étaient bondées et de nombreux buveurs restaient debout, certains appuyés aux tables occupées par leurs camarades, et un gai luron était même assis sur sa bicyclette.

— Au temps pour notre idée de nous asseoir dehors, commenta ma maîtresse.

— Nous pourrions toujours boire debout, suggérai-je. Et peut-être qu'un ou deux de ces gentils jeunes hommes auront la grâce d'offrir leur siège à deux dames debout avec leur verre à la main.

— Peut-être en effet, convint-elle. J'aime à penser que les jeunes hommes du village sont effectivement gracieux et charmants. Entrons commander nos boissons afin de mettre nos hypothèses à l'épreuve. Et Daisy saura peut-être nous expliquer pourquoi ils sont aussi débordés.

Je m'étais attendue à trouver à l'intérieur du bar presque autant de monde que sur les bancs dehors, au lieu de quoi la salle était déserte. Bizarrement, la dizaine d'hommes assis autour des tables tout au fond, près de la piste de quilles, avaient l'endroit pour eux seuls.

—Voilà qui est fort curieux, fit remarquer lady Hardcastle.

—En effet, l'on aurait pu penser qu'un ou deux des buveurs debout dehors auraient préféré venir s'installer dedans, acquiesçai-je. C'est très agréable, à l'extérieur, toutefois une bonne petite chaise bat sans aucun doute le confort d'une bicyclette en guise de dossier.

Daisy était derrière le bar.

—Y z'ont tous peur du groupe, là-bas, nous dit-elle en désignant d'un geste de la tête les douze hommes à l'autre bout de la salle.

Lady Hardcastle arqua un sourcil.

—Peur ?

—Bon, c'est peut-être pas le bon mot. Disons qu'y se méfient. Les gens soignent leurs manières, quand ceux-là sont ici. Et eux, y z'aiment pas bien avoir des clients dans les parages quand ils tiennent leurs réunions.

—Dans ce cas, pourquoi organiser leurs réunions au pub ? s'étonna ma patronne. Si c'est tellement secret, pourquoi ne pas se réunir dans une cuisine sous le couvert de la nuit, vêtus de capes et après avoir répondu à un mot de passe connu d'eux seuls ?

—C'est la tradition, comme qui dirait, répondit Daisy avec un haussement d'épaules. Y tiennent toujours leurs réunions au pub, et personne ose leur dire de faire autrement.

—Qui sont-ils ? demandai-je.

—Les Weryers de la Pommeraie, nous annonça Daisy avec solennité.

Lady Hardcastle s'esclaffa.

—Les quoi du quoi ? fit-elle en s'efforçant de ne pas rire.

Daisy jeta un coup d'œil vers le groupe pour s'assurer qu'ils n'avaient pas entendu.

—Les Weryers de la Pommeraie, répéta-t-elle tout bas. C'est la vieille langue pour dire les Sentinelles du verger.

—Ce sont eux qui organisent toutes les levées de fonds caritatives, précisai-je. Ils sont assez connus. Sir Hector les a mentionnés. L'inspecteur Sunderland aussi. D'habitude, ils se font appeler les Gardiens du Cidre, je crois qu'ils trouvent l'appellation un peu plus conviviale.

—Ah, c'est donc eux ? fit lady Hardcastle. Comment se peut-il que j'ignorais leur titre de Vérifieurs de la Pommade ?

—Probablement parce que vous avez consacré un tel effort mental à trouver une variation « amusante » de leur nom que vous en avez oublié comment ils s'appellent en réalité.

—Oui, cela me ressemble tout à fait, convint-elle avec un sourire espiègle. Mais si l'on laisse de côté la question de savoir pourquoi le verger aurait besoin de gardiens, il reste à s'interroger sur ce nom des plus originaux. Vous ne pouvez m'en vouloir de trouver cela amusant.

—Tout ce que j'sais, M'dame, reprit Daisy, c'est qu'y z'ont toujours été appelés comme ça. Ça remonte à des centaines d'années, qu'on dit.